

HISTOIRE SOURIANTE
des III^e, IV^e et V^e Républiques
depuis le Front populaire jusqu'à la fin
des haricots, au World Trade Center

Michel Rostaing

Éditions ThoT
Récit

Michel Rostaing est diplômé de l'ENS d'électrochimie et d'électrometallurgie de Grenoble en 1953. Il entre au CEA en 1955 pour des études sur la production d'eau lourde, d'hydrogène et de tritium pour la fusion thermonucléaire. Auteur du récit autobiographique *Au fil de l'eau lourde*, le hasard avait voulu qu'il apprenne l'existence de Joliot-Curie et de l'eau lourde dans le magazine *Science et Vie* paru au printemps 1940.

1936

J'AI EU UN PÈRE PLUS ÂGÉ QUE LES AUTRES parce qu'il avait perdu les plus belles années de sa jeunesse dans un service militaire de trois ans, avant de mettre quatre ans à gagner la guerre de 1914. Ensuite, il a encore perdu quelque temps avant de rencontrer ma maman dans un charmant petit train de montagne qui les conduisait chez leurs parents respectifs. Elle aussi avait perdu un peu de sa jeunesse en se consacrant à l'étude, au point de ne pas savoir danser... une erreur que je n'allais pas commettre.

Mon père avait eu pour aïeul Napoléon Rostaing, qui avait épousé Joséphine Bonnois en 1860. L'aïeul, d'une piqûre de ronce, mourut du tétanos à cinquante-huit ans, et Joséphine, de chagrin, le rejoignit six mois plus tard. Il en resta dans la famille la crainte des piqûres de ronce et le souvenir d'un grand amour. Ils avaient élevé mon père, lui apprenant plein de choses dont il me transmettra une partie, mais ils ne lui parlaient qu'en patois; si bien qu'il n'apprit le français qu'en deuxième langue, quand il alla à l'école.

Je descends donc de Napoléon et Joséphine, un peu par le chemin de fer de La Mure.

J'ajouterai un mot sur mes plus lointains ancêtres : les Burgondes. Un savant professeur d'Aix-en-Provence, Charles Rostaing, m'a appris

que notre nom vient de Hrod Stang – « l'épieu valeureux » –, au symbole de mars, qui serait ma planète fétiche en ce qui concerne ce que j'ai pu faire de mieux dans la vie.

Les Burgondes sont originaires de l'île de Bornholm (sud du Danemark). Ils passèrent la Baltique lors de la fin de l'Empire romain et s'installèrent dans la région de Worms, sur le Rhin. Une sombre histoire de famille régnante suscita la légende de Siegfried et des Nibelungen qui fera la gloire de Wagner, mais ils durent décamper à la venue des Huns et s'installèrent vers Auxerre avant que Clovis ne les chasse, les uns vers la Suisse, les autres en Dauphiné. Leur dernier roi, Gaudemar, ira mourir un peu au sud de la Matheysine, donnant son nom à sa dernière résidence : le Valgaudemar. Leurs descendants sont souvent comme mon grand-père et moi, « longs et secs ». Je me suis bien entendu avec nos cousins suédois quand on m'a envoyé passer un an chez eux. Ils ont l'accent matheysin pur, les voyelles et une grammaire remarquablement simples, au contraire de l'allemand et du français.

Mon père, qui venait d'abattre l'Allemagne de Guillaume II aux commandes de son *Spad* de chasse dans les plaines de Champagne, dut attendre sa démobilisation au printemps 1919, puis quelque temps encore avant d'épouser Madeleine Fayolle, ma mère qui, élevée par ses parents matheysins, avait été envoyée vendre le charbon de La Mure à Genève où, pendant la guerre elle reçut l'éducation d'une fille de la bonne société calviniste dans la ville de Jean-Jacques Rousseau. Elle reviendra à Grenoble en 1922 pour mettre pignon sur rue au 14 de la rue du Lycée, avant de le transférer, mariée, à Lyon, rue de la République, au 73.



« Je descends donc de Napoléon et Joséphine,
un peu par le chemin de fer de La Mure. »

AINSI NE SUIS-JE ARRIVÉ QU'APRÈS LA CRISE DE 1929 et la découverte de l'eau lourde en 1931, qui va bien m'occuper jusqu'à plus de quatre-vingts ans !

J'étais donc bon pour avoir, en 1936, tout à la fois l'âge de raison, celui de la première communion et de l'entrée à l'école ! Je suis alors passé de cantiques dans une grande église sombre, froide, aux relents d'encens, au défilé au grand air du 1^{er} Mai, sous un grand soleil, avec une foule couverte de drapeaux rouges chantant l'Internationale... Le temps de finir mon CP, de quitter la place de dernier en orthographe, et voilà que le Front populaire arrive au pouvoir !

J'avais accompagné mon père au bureau de vote : j'y ai appris qu'on se découvre devant l'urne.

Léon Blum, président du Conseil, j'ai aimé son grand chapeau à larges bords ; mon père, lui, n'en avait que pour Édouard Herriot, le normalien – mais je crois que Blum l'était aussi.

On parla tant de Blum, menacé de mort, que mon père me parla des Juifs : « Les catholiques les accusent d'avoir tué Jésus, mais Jésus a été condamné à mort par des prêtres juifs. Il n'y a rien de pire que les prêtres et les fascistes comme ce Pilate qui a un air de Mussolini... » Et Blum n'est pas pratiquant. Il a bien raison : une religion dont le dieu a voulu faire tuer son fils à Abraham, quelle religion ! Un tel dieu va leur attirer des tas d'ennuis, aux Juifs ! Remarquez que le nôtre de Dieu a envoyé mourir son fils sur une croix – c'est peut-être divin, mais ça manque d'humanité.

À un point tel que ce fut mon premier conflit avec le catéchisme : comment un père pourrait-il se comporter ainsi ? En tout cas pas le mien, il ne va pas à l'église, je suis tranquille de ce côté-là.

Interrogé là-dessus, il répondit : « Ce sont des histoires des temps de l'obscurantisme », en râpant du chocolat sur la tartine beurrée de mon quatre-heures.

Les grandes grèves s'achevèrent par les accords Matignon où les patrons lâchent les congés payés en jurant qu'ils allaient les ruiner... ce qui n'arrivera pas. Blum, poussé par Pierre Cot, ministre de l'Air, commandera beaucoup d'avions à Marcel Bloch (qui deviendra Dassault) et beaucoup de chars d'assaut dont les Allemands trouveront la plus grande partie, tout neufs, à Gien et à Rennes, fin juin 1940, après l'Armistice...

Le beau printemps fut suivi d'un été superbe qui permit aux nouveaux bénéficiaires de congés payés d'aller, quelquefois en vélo, jusqu'à la mer, prolongeant les bals populaires et les casse-croûte en groupe qu'ils avaient formés durant les grèves de mai-juin.

On savait vivre en ce temps-là... plutôt que se foutre sur la gueule !

Et tout ça avec des chansons – qui allaient devenir immortelles – de Charles Trenet, de Tino Rossi : *Tout va très bien Madame la Marquise*, *Marinella*, *Le Plus Beau de tous les tangos du monde*... qui fut mon premier tango. Alice, seize ans, venue quelque temps aider ma mère, fatiguée, m'avait pris sur son bras, chantant et dansant ce tango que je n'allais pas oublier.

Malheureusement, les choses se gâtent très vite : peu après le 14 juillet, la guerre d'Espagne éclate : « Quatre généraux félons » comme dira la chanson, dont Franco, soulèvent leurs armées contre le gouvernement de Frente Popular...

Je ne vais pas m'en occuper tout de suite, je suis parti en vacances

en avance sur le reste de la famille, emmené par mon oncle (bien plus marrant que mon père : il n'a connu, lui, que la fin de la guerre, l'Armistice et la fête) !

Deux semaines seul avec grand-mère, ses deux chèvres et le chat qui couche avec moi... plus les copains, plus rigolos que mes condisciples lyonnais, timides, graves et peu causants. Il faut dire qu'avec ceux de l'école, on est réunis par les institutions, on nous met en rangs, on nous instruit. À ceux du village j'étais uni comme les fraises des bois sont réunies dans un bosquet.

IL EST PEUT-ÊTRE UTILE DE RAPPELER CE QUI S'EST PASSÉ AVANT LE FRONT POPULAIRE !

AUTREFOIS, DIEU RÉGNAIT DANS LES CIEUX, les empereurs et rois sur la Terre, entourés de nobles chargés de leur proposer des ministres et des généraux, puisque leur occupation principale était de faire la guerre, ce qui réduisait le chômage mais leur coûtait beaucoup d'argent. On a vu Louis XV abandonner le Québec et Napoléon brader la Louisiane (qui s'étendait alors jusqu'au Québec !) pour trois fois rien... Il est vrai que ce Corse ne voyait jamais rien au-delà du rivage.

Les histoires d'argent ont toujours eu beaucoup d'importance. À partir de Philippe le Bel, les Juifs et les Lombards (qui inventèrent la banque avec leur « banc » de marchandages) et à la Renaissance, de petits États seront les banquiers des plus grands États, telles Florence au temps de François I^{er} et Genève qui, au siècle des Lumières, avec 24 000 citoyens, traitait avec les plus grandes cours d'Europe, négligeant même d'adhérer à la Confédération helvétique, après avoir repoussé les troupes du puissant Duc de Savoie, avec des casseroles de soupe lors de « l'Escalade », un soir de décembre 1602.

Le plus grand nombre, des hommes et des femmes, travaillaient la terre afin de nourrir tout le monde, et payaient des impôts pour que les nobles pètent dans la dentelle et payent les sculpteurs et les peintres chargés d'embellir les palais.

La bourgeoisie commerce, plaide, va s'enrichir et s'instruire. Et bien entendu, les dépenses croissent, à cause de la guerre et de la construction des cathédrales... La Révolution française va ouvrir la voie à l'application des idées du siècle des Lumières.

C'est le début des grandes découvertes scientifiques avec Lavoisier.

La Révolution industrielle va alors commencer en Angleterre. Les Anglais, industriels, avaient besoin de beaucoup de fer et d'acier, ce qui consomme beaucoup de charbon de bois. Et alors qu'on commence à craindre l'épuisement des forêts, on découvre le charbon de terre et son utilisation, avec la machine à vapeur qui va se développer grâce à de grands savants : Watt en Angleterre, Carnot en France (la pratique à l'Anglais, la théorie au Français). Une civilisation apparaît, illustrée par la locomotive, et va durer un siècle : jusqu'à ce que l'ère du pétrole et de la voiture à essence ne vienne effacer le cheval, cela bien avant que le ciel ne s'emplisse d'avions de touristes !

À peu près à l'époque du Front populaire, la société se transforme elle aussi : les usines grandissent, se multiplient. Les entrepreneurs et les ouvriers vont constituer de nouvelles catégories sociales, les conditions de travail changent et deviennent plus dures, la vie des familles plus misérables va opposer les classes sociales : les prolétaires aux patrons et aux actionnaires.

Il en est question dans l'encyclique *Rerum qui Novarum* du Pape Léon XIII (1890). Dans l'introduction, Léon XIII fait le constat de la modification des rapports entre patrons et ouvriers, et constate l'anxiété qui règne dans les rapports sociaux. Cette situation pousse l'Église à intervenir afin de rechercher une « solution conforme à la vérité et à l'équité ». Le Pape condamne alors « une situation d'infortune et de misère imméritée » des classes inférieures, ainsi

que la concentration dans les mains de quelques-uns de l'industrie et du commerce, qui « impose un joug presque servile à l'infinie multitude des prolétaires ».

En 1931 Pie XI, dans *Quadragesimo anno* : « Cette concentration du pouvoir et des ressources qui est comme le trait distinctif de l'économie contemporaine est le fruit naturel d'une concurrence dont la liberté ne connaît pas de limites ; ceux-là seuls restent debout qui sont les plus forts, ce qui souvent revient à dire : qui luttent avec le plus de violence, qui sont les moins gênés par les scrupules de conscience. »

On croirait entendre un syndicaliste très à gauche d'aujourd'hui !